

Trois nouvelles radioactives

Nahara - Bruxelles -
New-York

Jean-claude Pouytes

Jean-claude Pouytes

Trois nouvelles
radioactives

Nahara - Bruxelles - New-York

© Jean-claude Pouytes, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-7006-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

NARAH

La septième nuit

À la fin de l'été 2016, Tsutomu se rendit compte que rien n'allait comme il l'avait espéré. Aucun des petits mieux qu'il escomptait sans trop y croire ne survenait. Le mal étrange qui rongea son père continuait son œuvre. À Tokyo, dans le quartier traditionnel de Yanaka où ils habitaient, un cimetière abrite les derniers Shoguns et une armée de chats qui les accompagnent dans l'au-delà des ombres. Mais lire dans l'inconnu, voir dans la nuit à l'instar des chats et affronter le destin, est-ce à la portée d'un être raisonnable comme lui ?

Ce soir-là Tsutomu n'est plus sûr de rien. Il ne voit plus dans le regard de son père cette lumière qui comme volée du ciel lui donnait l'intelligence lucide des anciens.

À son habitude, il a préparé un arbre bambou bien en évidence sur la petite terrasse du premier étage, et toute la journée il a espéré. Mais la septième nuit du septième mois s'annonce vide comme le silence.

— Père, cette nuit c'est Tanabata, la fête des étoiles, te souviens-tu ?

Atsuhito incline machinalement la tête, mais ne répond rien. Il reste assis, figé, le regard perdu vers le ciel.

Accoudé à la balustrade, Tsutomu se surprend à scruter le visage de son père comme redécouvrant chaque trait de son caractère sur chaque parcelle de sa physiologie. Ses cheveux d'une extraordinaire finesse jaillissent au-dessus des oreilles comme formant un panache de blancheur que les rides de ses yeux semblent rejoindre. Les joues sont creusées, mais n'effacent pas un nez un peu épais que chaussent de fines lunettes rectangulaires.

Mais c'est surtout l'iris bleuté de ses yeux, blottis sous ses paupières toujours mi-closes qui chez lui sont la trace que l'on n'oubliera pas. Celle qui marque la neige comme la mémoire et permet de retrouver le fil des pensées, la marche du temps, dans le voyage de la vie.

— Père, avez-vous fait un vœu pour Tanabata ? Pour ma part j'ai trop hésité. Je ne sais ce que je dois penser du futur et ce que je peux espérer pour nous. C'est trop difficile. Je dois vous parler franchement et j'ai beaucoup de peine à le faire. Nous devons faire des choix et en discuter.

Bien que la nuit s'avançât, la chaleur restait présente. Un faible souffle de vent agitait le kimono d'Atsuhito et les vagues d'insectes qui se noyaient dans la lumière des lampadaires suspendus comme des araignées luminescentes.

— Père, reprit Tsutomu. Vous voyez ces papillons qui butent continuellement contre nos vitres ? Ils n'ont rien compris ou appris de leur vol brisé. Sans doute l'intelligence leur manque et ils ne changent rien de ce comportement. Serait-il mieux ailleurs, en pleine nature, sans cette artificielle lumière qui les guide vers leur destruction ?

Atsuhito avait frissonné, et ses mains s'étaient refermées.

— Tsutomu, je ne suis pas un papillon, lança-t-il d'une voix grave et presque enrourée. Pourquoi m'éloigner ? Veux-tu te débarrasser de moi ?

Ses poings tremblaient maintenant, ne cachant plus la colère qui montait en lui.

— Pourquoi ce vol brisé et ces allusions à l'intelligence ? Tu me crois sénile ?

— Père, vous savez que j'ai du mal à vous laisser seul dans cette maison. Vous oubliez parfois de manger. Souvent, lorsque je rentre de mon travail je dois vous chercher dans le quartier, dans le cimetière proche et d'autres fois jusqu'à l'Université où pourtant vous n'enseignez plus ! C'est dangereux ! Croyez-le, et difficile pour moi.

— Tu inventes tout ça pour me chasser ! Tu veux me faire payer la solitude de ton enfance. Ta mère que nous avons perdue, tout ce qui nous a manqué, tout ce que tu aurais pu être, tu veux que j'en sois responsable ! Seul comme un insecte aveuglé dans une nature hostile !

— Père, je ne pense qu'à votre bonheur. Nous avons déjà parlé de tout ça. De mon oncle, votre beau-frère qui serait prêt à vous accueillir et veiller sur vous avec ma tante. Il sera aux petits soins. Il héberge depuis longtemps plusieurs personnes âgées chez lui.

— Mais qu'ai-je fait pour mériter ce sort ? Tu veux me prendre ma maison, m'arracher à ce quartier, à cette ville qui est mon refuge pour m'envoyer en enfer ? Pour m'effacer de ta vie à jamais ?

— Père !

— Sais-tu quelle menace rôde autour de ton oncle ? Le peu de vie qui reste dans ce village perdu ?

— L'oncle Suzuki est plein de courage, il a toujours aidé les autres. Il était proche de maman et respecté de tous. Sa force et sa compassion t'aideront. Moi je n'ai plus l'énergie.

Tsutomu se recroquevilla sur la rampe comme un koala qui rechercherait une protection maternelle. Il se sentait perdu, vide sans rien qui put le raccrocher à une rassurante logique. Quelque chose qu'il pourrait croire vrai, sans peu de discussion, admissible par toute personne de bonne foi. La vérité est qu'il avait peur. Peur de la conduite étrange de son père, de son oncle et des dangers qui l'entouraient et de son entêtement à ne pas vouloir mettre des noms sur le cauchemar qu'il sentait pourtant si proche et si certain. Sauverait-il son Père en le protégeant de lui-même pour le transporter en un lieu où tant des siens avaient perdu la vie ?

— Naraha Papa ! Naraha s'étouffa-t-il dans un sanglot. Ton pays natal, la terre de tes ancêtres !

Peu de larmes avaient coulé, mais le cœur retenait tout le désespoir de ce dernier cri. Ce fut peine perdue. Tsutomu se crispa à la balustrade pour ne pas tomber quand son père dans un sourire pincé lui répondit :

— Qui êtes-vous, monsieur ? Je ne connais pas de monsieur Naraha !

Le pêcheur sans poissons

Telle une fumée épaisse qui se déchire, le brouillard qui tombe des montagnes se déverse entre les valons pour se répandre dans les rizières. Les jeunes pousses tremblent sous la pluie et frissonnent à chaque bourrasque formant des traînées changeantes comme le sable emporté sur les dunes de l'océan que nul ne foulera plus.

La pluie ne faiblit pas, rancunière à nettoyer tout ce que l'homme a sali. Il fut un temps où Kentaro se laissait laver par tout ce qui venait du ciel quand il pensait à une pureté qu'il croyait bonne pour sa terre, pour ses poissons et pour lui. Mais aujourd'hui, il ne lui reste rien de cela. Il se méfie de l'eau du ciel et demeure à l'abri sous l'auvent qu'il a reconstruit très large pour mieux se protéger. Il se surprend face aux éléments, immobile comme la montagne qui le domine, et qui seule ne semble pas avoir remarqué que tout ici n'était plus.

Derrière les montagnes, c'est Fukushima.

Derrière la pluie, derrière cette eau, c'est une vie qui n'existe plus.

Kentaro Suzuki a 56 ans. Il a toujours vécu ici et n'a jamais quitté son village. Il a trouvé sur ses terres et dans toutes les rivières des environs de quoi nourrir sa famille et gagner honnêtement une vie simple et respectueuse des anciens, des traditions, et des esprits divins ou séculiers du pays natal.

Mais le onzième jour du troisième mois de la onzième année après l'an deux mille, le tsunami à tout balayé. Tout a tremblé. Longtemps, très longtemps. Les maisons se sont fissurées ou écroulées. Tétanisé par la peur, tout le monde a fui, soignant ses plaies, emportant le peu qui se pouvait prendre. Ce n'était pas que la terre qui tremblait. Bientôt on entendit le bruit sourd d'une explosion et le ciel se couvrit d'un nuage blanc. Il ne semblait pas comme les autres, plus bas, léger et rapide à se répandre dans tout l'espace. Après ce fut la panique. On nous dit de partir sans délai, de fuir !

C'est plus tard que moi, Kentaro comme tous, j'ai appris. Fukushima, la centrale, l'explosion des réacteurs nucléaires...

Quand je regarde la pluie qui tombe, mes pensées reviennent toujours vers ce

nuage blanc. Comme s'il pouvait me donner quelque signe. M'aider à comprendre. Pourquoi devons-nous vivre cela ? Qui est responsable ? Pourquoi ces réacteurs répandent la mort ? Est-ce la vérité ?

Je ne suis pas très savant. J'aime bien ressentir les choses, le contact des éléments. Le poids du fer, la patine du bois et la vie qui éclate dans mes mains quand je saisis un poisson dans la rivière.

Je comprends la mécanique. Les maisons balayées par la force des eaux, celles qui se fissurent et s'ouvrent comme des melons quand la terre se dérobe. Mais le nuage ? Que contenait-il qui glaçait d'horreur tous les contingents d'instruits à lunettes et combinaisons blanches qui nous ordonnaient de fuir ?

Je ne vois rien. Je ne ressens rien et pourtant on me dit que lentement quelque chose me tuera, détruira en moi tout ce qui vit aussi sûrement que la pluie, goutte à goutte inonde mon chemin, mon champ et toute la plaine.

Le nuage a répandu partout comme une poudre de mort. La terre, l'air les rivières, les arbres. Tout désormais a absorbé le poison invisible de la centrale.

On a voulu m'expliquer, on m'a parlé de radioactivité, de demi-vie, de radiations, de cancer. Mais tout s'est mélangé en moi. Toutes ces demi-vies de tous ces éléments ligüés contre nous se parent de mystères. Les demi-vies dorénavant c'est pour nous.

Avant tout ça, nous étions heureux sur cette terre. Je cultivai le riz et tous les légumes, mais j'étais surtout le pêcheur du village. Je connaissais par cœur toutes les rivières des alentours et j'y pêchais en abondance l'Ayu que tout le monde apprécie ici grillé sur des bâtons de bambou.

Par chance, notre vieille ferme de bois a peu souffert du tsunami. Elle a encaissé le séisme et nous avons rapidement réparé les dommages. Mais nous nous sommes retrouvés dans des murs vides. Les hangars où je stockais mes filets et les bacs à poissons. Les râteliers et les cagettes pour les légumes, les outils...

Je commençai à tourner en rond dans cet espace dénué de sens suivi par ma femme qui ne me lâchai pas de peur sans doute que je ne m'enfuie à toutes jambes sans crier gare. Mais ces bâtiments vides, c'était la seule chose qui nous restait, et nous reliait à cette vie d'avant.

Plus je regarde le ciel, plus je pense à ces forces invisibles et plus la vie me paraît dure, injuste et cruelle avec nous. Je me méfie maintenant de la pluie. Je ne fais plus de différence entre cette humidité et la sueur froide qui colle ma peau, témoin permanent de la peur qui nous hante quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. Sommes-nous en sursis ou en rémission ?

Heureusement, je ne suis pas seul et madame Suzuki est une femme pratique. Quand elle a vu notre maison vide, ces bâtiments à l'abandon, et rencontrés dans le village quelques anciens qui n'avaient plus où aller, elle a pris elle-même la décision. Nous avons tant bien que mal aménagé les hangars pour en faire des studios et proposer un hébergement. Comme une pension de famille, du moins c'est ainsi que je l'avais compris.

Mais que pense-t-elle vraiment ? Que dit-elle ?

« Kentaro est sans doute le meilleur des hommes, mais il ne serait rien sans moi ». Il cherche trop souvent le bénéfice immédiat de sa peine. Il veut déjà relever les filets qu'il n'a pas lancés pour griller l'Ayu qui nage encore dans le torrent.

Mais comme l'Ayu, je nage à contre-courant et j'ai de la persévérance pour deux.

De la fenêtre, j'observe Kentaro qui regarde la pluie face à la montagne. Je suis à table avec un couple d'anciens du village que nous avons recueilli. Je leur ai confié un puzzle qui représente le mont Fuji. Ils ne l'ont pas reconnu. Jour après jour, j'ai pris peur de l'image qu'ils me renvoient. Il y a sans doute plus de mille pièces de ce puzzle réparti en petit tas sur la table. J'ai donné des baguettes à chacun d'eux pour qu'ils s'amuse à attraper les pièces, mais leurs mains tremblantes n'y arrivent plus que rarement.

Je crois que cela progresse.

Tout est tranquille dans leurs yeux, rien ne filtre de leur regard ou ne le perturbe. Ils s'éloignent peu à peu de moi, de la conscience du moment présent emmêlant leurs baguettes sur les débris du mont sacré.

Je sens que ça dégénère.

Je suis certaine que ça me fait peur.